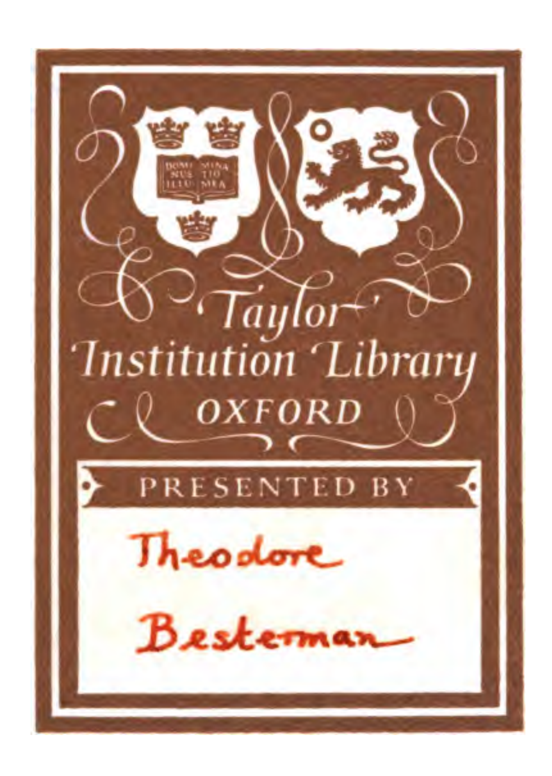




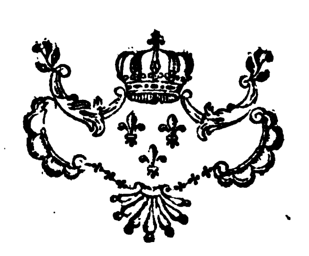
DOMI NVS ILLV MINA TIO MEA
Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Theodore
Besterman



ORAISON FUNÈBRE DE MA PETITE CHIENNE.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi : sed omnes illachrimabiles
Urgentur, ignoti que longâ
Nocte; Carènt quie vate sacro.
Horat. *Lib. IV. Od. IX.*

Bien des Héros ont vécu avant Agamemnon, mais ils sont perdus dans l'oubli, faute d'un Poëte sacré pour célébrer leur mémoire. *Horace.*



A PARIS.

M. DCC. LXXXV.



ORAISON FUNÈBRE DE MA PETITE CHIENNE.

L'INTÉRÊT & l'ambition n'ont point de part à l'éloge que je prononce ici ; mon cœur fier & inflexible va donner à l'amitié pure des paroles tendres qu'il refuseroit à la grandeur & à la puissance.

C'est ma petite chienne que je veux louer.

QUE les hommes vains & superbes suspendent leurs dedains ! Si la sensible antiquité, dont l'imagination exaltoit les sentimens, a écrit dans le Ciel les témoignages de sa tendresse, si elle a décerné des honneurs divins à la brûlante Canicule, à l'Egyptien Anubis,

à Canope à la tête de chien; pourquoi ferois-je avare de l'expreffion de mes fentimens, pourquoi mépriferois-je une innocente créature qui partageoit avec moi le bienfait équivoque de l'exiftence, dont la vie étoit compagne de la mienne, dont il ne m'eft pas bien prouvé que la nature fût inférieure à ma nature; qui m'a montré des vertus dont la perfection completteroit le caractere d'un homme de bien, & qui n'étoient mêlées d'aucun alliage des vices & des paffions qui déshonorent fouvent l'humanité? Eh que m'importe de quelles formes extérieures étoit revêtue une ame qui m'aimoit!

Rosine n'avoit point le fol orgueil de la naiffance : elle pouvoit cependant defcendre de ces anciens héros de fon efpece, qui attaquerent & vainquirent autrefois le fanglier d'Erimanthe, peut-être defcendoit-elle de ce chien fidele qui reconnut Uliffe, à fon retour de Troye, chez le vieillard Eumée : ou fi nous ne voulons pas nous perdre dans des origines fabuleufes, elle comptoit, peut-être, parmi fes meres quelque jolie Epagneule qui s'étoit affife fur les genoux de Cléopatre, ou de l'impérieufe Agrippine; peut-être avoit-elle parmi fes ayeux quelques-uns de ces courageux chiens d'Efpagne que Cortès fé-

duisit pour les associer à sa glorieuse & criminelle dévastation du Mexique. Mais toutes ces vaines recherches ne touchoient point le cœur simple de Rosine, elle ne prétendoit rien qui ne fut réellement à elle, tout son mérite étoit en elle-même.

Cependant un goût secret, car le mot d'instinct ne satisfait pas ma raison, un goût secret & naturel pour la bonne compagnie étoit en elle comme l'indication d'une origine distinguée, & ses sentimens ne démentoient point sa naissance. Elle ne se plaisoit que dans le sallon; si elle traversoit les antichambres, c'étoit seulement par nécessité; elle ne méprisoit pas les valets, mais il sembloit que leur grossierreté la choquât; ce n'étoit pas hauteur, c'étoit délicatesse: sensible d'ailleurs aux bons offices, aux soins, à l'amitié, de quelle part qu'ils vinssent; elle répondoit aux caresses, mais elle se mettoit promptement à sa place; & ne se trouvoit bien qu'auprès de son maître. Mais, que dis-je, son maître? L'habitude & le préjugé m'entraînent comme les autres; je n'étois pas son maître, j'étois son ami. Combien de fois je l'ai servie & parée! Combien de fois j'ai satisfait ou prévenu ses besoins, & même ses desirs! Un petit os de Perdrix, une gimblette, reçus de ma main,

augmentoient de prix & de valeur à ses yeux ; c'étoit un présent de l'amitié. Que l'orgueil sourie dédaigneusement, je lui pardonne ; mais qu'est-ce que les cordons, les chapeaux, les bâtons, les couronnes même, qu'est-ce que tout cela, sinon les gimblettes des hommes ?

Je n'ai jamais trouvé dans le caractere de Rosine qu'un trait qui donnât lieu de la soupçonner de vanité : elle se plaisoit à porter un petit collier de grelots qui la distinguoit du peuple de son espece : mais peut-être étoit-ce un effet de la finesse de son oreille qui lui faisoit trouver dans le bruit de ces sonnailles une certaine proportion musicale ; peut-être étoit-ce un effet de la sensibilité de son cœur qui lui rendoit cher cette preuve parlante de la crainte qu'on avoit de la perdre.

Dans tous les cas un collier de perles, un esclavage de diamans, sont-ils des objets de vanité plus raisonnables ? Qu'est-ce que la concrétion d'une huître, qu'est-ce que la cristalisation d'une goutte d'eau peuvent avoir de commun avec le mérite de l'homme ? Je trouve dans le goût de Rosine pour sa parure quelque chose de fin ou de sentimental, dont la toilette de nos Dames auroit bien de la peine à établir la ressemblance.

Je n'ai point connu une ame plus douce, plus sensible, plus faite pour l'amitié, que celle de Rosine. Sans jalousie, sans colere, sans intérêt, sans orgueil, elle partageoit avec un petit camarade, son fiancé, les caresses & les attentions. Souvent agacée par cet étourdi, ou inquiétée dans les objets d'intérêt, elle prenoit part à ses jeux, mais elle ne lui disputoit jamais rien; naturellement Philosophe, elle jouissoit avec plaisir, mais elle cédoit avec désintéressement les objets de ses jouissances: elle sentoit que la paix est le premier des biens. Avec une telle innocence de mœurs, elle devoit avoir une inaltérable tranquillité: aussi, vive & légere, folâtre dans ses jeux, elle avoit la gaieté de la jeunesse appuyée sur la joie de la bonne conscience. Je ne sais si cet heureux caractere étoit le fruit de la réflexion, mais si c'étoit un présent de la nature, plaignons-nous à la mere commune de nous avoir moins avantagés.

L'Etude n'a jamais fatigué l'esprit de Rosine, elle n'avoit point lu *le Traité des devoirs* de Cicéron, ni les dialogues de Platon sur *la justice intérieure.* L'art de connoître les loix, qui n'est souvent que celui de les éluder, étoit nul pour elle; comme Socrate, elle étoit juste, sans savoir comment Platon

définiroit la justice ; son cœur étoit sensible & bon, c'est le germe de toutes les vertus... c'est la seule vertu. Soumise avec modestie aux loix de la police domestique, la propreté, l'amour & la fidélité étoient les seuls articles de son code, elle ne s'en écarta jamais.

Je ne sais où l'orgueil humain a pris les titres de sa supériorité. Nos arts qui indiquent plus de privations qu'ils ne satisfont de besoins, nos sciences qui donnent plus de doutes que de connoissances, nos talens, qui causent plus de jalousies & de haines que de gloire & de bonheur pour les possesseurs, & plus d'abus, que de services pour le Public ; sont-ils donc des avantages si dignes de tant de fiéreté ? Le plus sage des hommes disoit ne savoir qu'une chose, c'est qu'il ne savoit rien ; Rosine étoit plus solidement savante, car elle connoissoit ce qui étoit utile à sa nature, & hors des bornes de l'utile, le reste n'appartient qu'à une vaine gloire. Sans avoir réglé les genres & les classes comme Tournefort & Linnée, elle distinguoit les simples nécessaires à sa conservation, elle se prescrivoit la diete, & les remedes qui lui convenoient, sans Médecins & sans Pharmacie.

Si, comme le profond Locke l'a si bien démontré, les sens sont les portes de l'ame

ouvertes à toutes les connoiſſances, je ne ſerois pas ſurpris que Roſine fût bien plus inſtruite que moi. Ses yeux étoient plus perçans, ſon ouïe étoit plus fine, ſon odorat plus exquis, ſon palais peut-être plus délicat ; tous ſes organes étoient plus parfaits que les miens. Sur quoi fonderois-je mes prétentions à la ſupériorité ? ſur ce talent équivoque de la parole, ſur cet organe douteux qui nuit par le menſonge, & bleſſe même par la vérité ? Roſine n'en avoit pas beſoin, ſon éloquence animée & démonſtrative exprimoit tout ce qu'elle avoit à dire, Roſcius étoit moins parfait Pantomime ; j'entendois tous ſes diſcours, elle ne comprenoit pas tous les miens ; qui de vous deux trouvoit ſa langue en défaut ?

Mais laiſſons ces frivoles diſcuſſions qui ne ſerviroient que la vanité ; l'eſprit eſt peu de choſe, c'eſt le cœur qu'il faut admirer, qu'il faut louer dans un être ſocial. Je n'aurois jamais oſé croire qu'un petit être ſi fragile, ſi timide, ſi foible par ſon eſpece & par ſon ſexe, pût montrer tant de patience, de réſignation & de courage. Bleſſée à la tête par un accident imprévu, Roſine a péri d'une mort prématurée. Une maladie douloureuſe qui épuiſoit ſes forces, n'altéroit pas ſon caractere. Tourmentée pendant huit jours



par une fievre violente, par des douleurs aigues, par les ſuites d'un dépôt qui ſe formoit, elle n'a montré ni humeur, ni emportement; elle ſouffroit avec patience; à peine quelques légers ſoupirs lui échappoient. Senſible juſqu'au dernier moment, elle marquoit de la tendreſſe & de la reconnoiſſance; elle ſe levoit de ſon lit en chancelant, & venoit au-devant de mes careſſes & de mes ſoins. Les anciens ont penſé qu'au moment de la mort, l'ame prête à ſe dégager de ſes organes matériels, acquéroit une ſorte de divination & d'inſpiration céleſte; Roſine en eſt preſque un exemple. Le matin même du jour où elle expira, elle voulut monter à mon appartement: prête à ſe ſéparer de moi pour toujours, & comme sûre que les combinaiſons infinies de la matiere ne nous rameneroient jamais préciſément & en entier l'un auprès de l'autre; elle venoit me faire ſes derniers adieux, & me dire qu'elle mouroit en m'aimant. Ses forces défaillantes ne lui permettoient pas cet effort, elle roula trois marches & tomba; mais le courage & la ſenſibilité ſuppléant des forces à la nature, elle remonta & parvint juſqu'à moi: je la pris ſur mes genoux, elle poſoit ſa tête ſur mon cœur, elle ſe ſerroit contre ma poitrine; ſes regards, troublés déja par les ombres de la

mort, cherchoient confusément mes regards; jamais sentimens ne furent plus sinceres ni mieux entendus. Enfin, la douleur l'oppressant, comme si elle avoit voulu m'ôter un spectacle douloureux pour moi, & inutile pour elle, elle me quitta & s'alla poser sur son lit avec autant de constance que Calanus sur son bûcher, ce fut son dernier mouvement, elle expira bientôt

Sa vie avoit été innocente, sa mort fut tranquille; sans repentir du passé, sans terreurs de l'avenir, elle mourut comme le sage, après avoir rempli tous les devoirs, pratiqué toutes les vertus de son état. Un an fut à peine la mesure de cette courte vie; dois-je l'en plaindre ou l'en féliciter?

Si nous devons donner quelque créance à l'antique Philosophie de l'Orient, transmise à Pythagore pat les Gymnosophistes de l'Inde, s'il faut penser que les ames, dans une suite de pélétinages expiatoires, se purifient de corps en corps jusqu'à ce que, dégagées de toutes souillures, elles soient jugées dignes d'être admises dans l'assemblée des esprits; sans doute Rosine étoit une des ames les plus innocentes qui eussent à achever cette pénible caravane. Un an d'une vie terminée par quelques courtes douleurs, a suffi pour achever

ſon expiation; ſon ame étoit bien meilleure que les nôtres, qui ne ſont pas encore mûres pour le Ciel.

Un convoi ſimple & ſans faſte fut pour Roſine le dernier office de l'amitié. On n'y a point vu des tentures, des trophées, des armoiries; mais des héritiers avides, des ſucceſſeurs ambitieux n'ont point inſulté à ſes cendres par une joie indécente, ou des regrets menſongers : elle n'eut qu'une larme, & cette larme étoit ſincere. Le petit Azor, trop jeune encore pour avoir goûté tous les charmes de l'union qui l'attendoit, ſuivoit ſa compagne au monument; étonné, & reculant d'horreur quand il la vit enfermer dans la tombe, comme Adam en enterrant Abel, il eut pour la premiere fois le ſpectacle de la mort : pauvre enfant qui ne ſait pas encore qu'elle eſt peut-être le plus grand bien, & que par une économie peut-être bienfaiſante, la nature, qui ne nous a ouvert qu'une porte à la vie, en a laiſſé mille ouvertes pour la mort.

Le flambeau de l'hymen n'a point brûlé pour elle, elle n'a point connu les préſens de l'amour; & ſi la virginité, que preſque tous les cultes religieux de la terre s'accordent à nous conſeiller comme une perfection,

est réellement une qualité de l'ame, celle de Rosine a encore emporté ce genre de pureté.

Un Jardin solitaire, un mausolée de gazon renferment les cendres modestes de Rosine; les anciens héros n'en ont pas eu davantage; & ces monticules légeres, ces butes de terre qui indiquoient la place où reposoient Achille & Diomede, ont été bientôt effacées. Ceux qui ont voulu recommander leur néant à l'immortalité, qui ont chargé la terre de masses énormes, qui ont confié leurs noms à des Villes, ont-ils obtenu davantage? Sait-on aujourd'hui qui a bâti les Pyramides d'Egypte? Qu'est devenue Ptolemaïde? où est Césarée? Envain ils avoient arraché le marbre des carrieres, ils avoient fondu le bronze & l'airain, pour y graver les titres de leur orgueil; ils n'ont pu frauder la loi du néant, ils ont été effacés des archives même de la Mort. Un jour, sans doute, les murailles de ce jardin seront abattues; la Ville même à laquelle il appartient sera rayée de la liste des êtres existans, la charrue creusera des sillons pénibles dans l'enceinte qu'occupent aujourd'hui les Hôtels, les Palais, les Monumens publics; tout ce qui tient aux Mortels est périssable comme eux; Tyr & Sidon ne sont plus, Carthage a disparu, & la terre recèle aussi des cadavres de Villes.

Rosine n'eſt plus qu'un nom : eh qu'eſt-ce qu'Alexandre eſt autre choſe ? qu'a-t-il laiſſé après lui ? l'incendie de Perſepolis, le meurtre de Clitus, le ſupplice injuſte de Philotas, triſtes compenſations des journées brillantes d'Arbelles, d'Iſſus & du Granique ! Et encore que ſont ces exploits tant vantés par la foule imbécile qui admire plus les volcans & les météores deſtructeurs que l'uniforme & bienfaiſante chaleur du ſoleil ? Qu'eſt-ce que tout cela ? de grands crimes faits à l'entrepriſe, où l'effervescence d'un cerveau dérangé met en fermentation les préjugés & les paſſions de la multitude, & exécute avec cent mille bras des atrocités qui feroient horreur ſi l'on n'y avoit employé que deux mains. N'auroit-il pas mieux valu pour tant de Nations qu'il a troublées, n'auroit-il pas mieux valu pour lui, qu'il eût le caractere doux & ſimple de Roſine ; & qu'il les laiſsât jouir en paix, qu'il jouît tranquillement lui-même de cette lumiere du jour que nous n'avons qu'un moment à voir.

Rosine a vécu & eſt morte tranquille, elle n'a ni cauſé, ni reçu de trouble.

O, Roſine ! s'il en faut croire les dogmes d'une Philoſophie ſeche & attriſtante, qui attribue a des combinaiſons aveugles & for-

tuites de la matiere & du mouvement, toutes les opérations de la nature, rentrées maintenant dans son laboratoire secret, les molécules organiques qui composoient ta petite & svelte figure, vont servir à la composition de nouveaux corps. Soumise aux caprices d'une nature aveugle qui modèle sans cesse, & brise sans cesse les argiles qu'elle a modelés, tu vas entrer dans la végétation des plantes : des fleurs naîtront sur ton tombeau, tu t'exhaleras avec le parfum des œillets & des roses; promenées dans les airs, tes particules se mêleront à la respiration des animaux; oh! que la nature puisse t'éloigner davantage de la vie; prends part plutôt, s'il est possible, à la composition des pierres, des minéraux, de cette matiere brûte & inorganique, qui semble avoir le moins la conscience de son existence. Repose-toi dans le néant; c'est la condition la plus générale & la plus douce; puisque la nature, moins marâtre que nous ne croyons, obligée de nous condamner à la vie, ne nous a donné qu'une si courte durée dans ces myriades de siecles qui composent pour notre imagination effrayée la notion vague & confuse d'éternité.

QU'ELLE te garde sur-tout d'entrer dans la composition d'un homme! en participant

à nos jouiſſances, tu prendrois part à nos vices. Qui ſait dans qnelle proportion ſe feroit ce mêlange fortuit des principes! peut-être une bile âcre & cauſtique feroit de toi un lâche Zoyle, un Timon miſantrope, ou un fanatique Eroſtrate, peut-être un ſang ardent & brûlé te rendroit un incendiaire Catilina, un Néron, ou un Séjan; qui ſait ce qui t'attendroit du Trône, ou de l'échaffaud! ou plutôt, puiſque la médiocrité dans le vice même eſt le lot commun de l'eſpece humaine, tu ferois confondue dans cette multitude qui vit & qui meurt ſans nom, agitée de ſoins pénibles ou frivoles, de diſſipations puériles, tourmentée de paſſions abjectes. Si tu avois reçu l'étincelle du génie, qu'il t'en coûteroit de travaux pour détruire les préjugés de la naiſſance & de l'éducation! Que de peines dans la recherche du vrai! Que de contradictions dans la pratique du bien! Que tes ſemblables te feroient payer cher ta ſupériorité; combien de fois tu demanderois à la nature d'abréger ta tâche, & de te débarraſſer de cette corvée qu'elle impoſe à la matiere organiſée?

FIN.





